



François Boddaert

Leçon d'agitation

Hourrah l'Oral ! de Michel Arbatz
(*Le temps qu'il fait*, 2014)

Voici un livre salubre, né certes « *d'une colère tardive* », mais qui a la vertu d'appuyer où ça fait mal (en plus de faire mal à l'égo des poètes !). Son auteur, Michel Arbatz, est poète, auteur de récits, musicien, comédien, chanteur, adaptateur, etc. (ben dis donc !). Plusieurs vertus apparentes, donc, qui lui donnent quelques droits à décocher son point de vue sur une mystérieuse et délicate affaire : le rapport qu'entretient le poème imprimé avec l'oralité. Ou pour mieux dire : y a-t-il une postérité pensable dans les seuls replis d'un recueil de poèmes ? Ou mieux encore : la voix d'un poète a-t-elle une quelconque réalité autre que phonique, sonore et mémorielle ? On peut bien dire ici qu'affronté au défi de transmettre par la bouche ce qui lui sort de l'âme (en principe) par la main, le poète, assez souvent, « *périt noyé dans l'eau de son image* » comme un Narcisse aphone. Mais je détourne le propos de Michel Arbatz (p. 102), et force *hygiéniquement* la citation ! Cet essai, cependant, est sous-titré : « *bulletin de santé* »...

Placé sous l'égide double et dédicatoire d'Emily Dickinson et de Léo Ferré (l'empan n'est pas mince), ce volume alerte et militant plaira à ceux qui fréquentent le grand circus des lectures de poèmes et ont tendance à affirmer sans hésiter que le nombre d'auteurs qui « savent » dire leurs textes (ceux des autres aussi bien) est assez restreint. Et de dresser (d'expérience encore) le constat suivant : plus le poète lit mal, plus il lit longtemps (en général) – étant entendu (évidemment) que la lecture paraît d'autant interminable qu'on s'y ennuie et que, par conséquent, le poète fait fuir ceux à qui il s'adresse ! Ça n'est pas ce que dit Michel Arbatz, ni vraiment son propos, mais on peut tout de même songer à cette faille (la surdité contemporaine en étant une autre, majeure) dans la transmission : une mauvaise lecture de bons poèmes éloigne l'auditeur navré de la version imprimée des poèmes qu'il vient d'entendre déclamés (si l'on peut dire)... Mais, et c'est là qu'il faut relativiser le propos de Michel Arbatz, le contraire est tout aussi vrai : il existe des *animateurs* de textes qui ont le talent de survaloriser sur une scène, des poèmes assez faibles quand on les lit sur le papier du recueil (des noms, des noms !)..

Tout au long de ces pages, nourries au lait multivitaminé d'une belle érudition quant à la poésie et à son histoire contemporaine (de Saint-Pol-Roux à Vallejo, en passant par le Groupe Octobre, les essais, enquêtes et études « techniques » sur la poésie – et Aragon, révérence titrée !), on entend pourtant bien la leçon, faite tant aux récalcitrants de l'oralité communicative qu'à l'impérite d'une époque qui préfère le bruit à la modulation des harmonies et passe la poésie par profits et pertes... Nonobstant qu'elle est donnée par *un professionnel*, chanteur de surcroît et qui a dédié une partie de son activité à servir les poètes par son organe vocal, cette *leçon d'agitation* fait sienne, dès la première page, la ferme assertion de Léonard Cohen : « *Ces textes ont été écrits dans le silence. Le courage de ce jeu est de les dire* ». Mais faut-il toujours parler ou chanter sur le silence ?

Évidemment le risque de ce genre de livre, porté par l'humeur énergique, est de susciter des oppositions : rien de plus sain en ces temps de grande consensualité bréhaigine et *attritive*. Ainsi, vers la fin, Michel Arbatz énonce cette fausse vérité démagogique « *Voilà la force du poème : il ne demande aucune instruction. Il parle à toute l'oreille une langue de l'inconnu avec des mots connus, et il est musique. En cela, il peut être accueilli par tous, pour peu que le diseur s'y risque.* » C'était peut-être vrai il y a 50 ans (il cite d'ailleurs, juste avant, l'exemple de Neruda déclamant triomphalement devant des portefaix de La Vega). Mais sans tomber dans le cliché d'un passé paradisiaque où les poètes étaient écoutés et leurs poèmes appris et transmis, je prends le pari de tenter l'expérience dans une classe moyenne, d'une ville moyenne, et de lire et faire lire à cette classe, des poètes aussi incontestables et non-rappeurs que (au choix) : Ronsard, Rimbaud, Reverdy, Réda, Roubaud. On verra alors qu'il y a loin de nos futurs managers (les meilleurs feront une école de commerce) aux portefaix chiliens. Et pour enfoncer le clou du doute, j'affirme avoir rencontré naguère des apprentis bibliothécaires qui ignoraient jusqu'au nom de Villon...

Mais en France il paraît que tout finit par des chansons ; parions donc que nos poètes contemporains fourniront des rimes aux Douai, Ferré, Ferrat de demain. Alors – *Hourrah l'Oral !*